

Position de recherche

Pouvoir, économie et société dans le Maghreb hammadide (395-1004 / 547-1152)*

Allaoua AMARA**

Sujet et problématique

Interrogeant le calife ‘Umar b. al-Ḥaṭṭāb au sujet de la conquête du Maghreb, ce dernier déconseilla au seigneur de Fuṣṭāṭ de marcher vers l’ouest pour dominer la région appelée un peu plus tard « Maghreb ». Cette décision du calife, qui intervint au moment des grandes conquêtes dans le Bilād al-Šām et en Perse, a été prise en raison d’une méconnaissance par les Arabes d’une région réputée pour sa dispersion (*tafrīq*) et son hostilité aux étrangers. Après l’accession du calife ‘Uṭmān à la tête de la communauté musulmane, les troupes arabes installées en Egypte apprirent que le *Dār al-kufr* occidental, dominé alors par les Byzantins, était habité par les Berbères, dont ils rencontrèrent les premières tribus dans les terres de Barqa. L’armée d’Egypte partit alors à la conquête d’un nouveau monde, appelé simplement « Terre des Berbères » (*Ard al-Barbar*).

Durant soixante-dix ans, une série de campagnes militaires mit fin à la domination byzantine et brisa la résistance des sociétés tribales berbères. Les nouveaux maîtres, installés en Ifrīqiya, pensèrent pouvoir dominer sans difficulté un monde soumis à leur autorité, mais les Berbères, récemment islamisés, se révoltèrent contre les représentants du pouvoir califal au Maghreb. Cependant, ces sociétés tribales berbères se révélèrent incapables de mettre sur pied un pouvoir central. Elles

* Doctorat nouveau régime, université Paris-I Panthéon-Sorbonne, 2002, 2 vol., 774 pages. Directeur de thèse : Françoise Micheau (université Paris-I).

** Historien université Emir Abdelkader – Constantine.

apportèrent leur soutien sous des formes diverses à certaines personnalités orientales pour fonder les premières dynasties musulmanes indépendantes au Maghreb. Après avoir tenté d'établir leur autorité sur toute la région, les califes fatimides finirent par accepter la particularité berbère : un monde humain et physique difficile à soumettre. Ils léguèrent alors le gouvernement de cette région occidentale aux Berbères *Ṣanhāğa* et s'installèrent en Egypte.

L'arrivée au pouvoir des *Ṣanhāğa* au Maghreb mit les Berbères devant une nouvelle obligation : mettre en place une organisation politique pour gouverner la région. Mais l'éclatement de l'unité tribale des *Ṣanhāğa* accentua la crise du pouvoir à la fin du X^e siècle. Les fils de Bulukīn b. Zīrī, chef de la tribu et officiellement gouverneur pour le compte des Fatimides, se disputèrent les provinces et fondèrent trois dynasties en Ifrīqiya, au Maghreb central et à Grenade. C'est dans le Maghreb central, région jusque-là marginale, rurale, fortement tribale et très majoritairement berbère, que la prise et l'organisation du pouvoir furent les plus originales. L'étude de la dynastie hammadide se révèle donc pertinente pour mettre en lumière l'organisation du pouvoir chez les premières dynasties berbères après la conquête arabe.

Cette période correspond à la naissance du Maghreb central comme espace politique autonome au Maghreb. Elle est aussi marquée par le retour de l'hégémonie berbère, ce qui m'a incité à rechercher les modalités de l'organisation gouvernementale de ces premières monarchies berbères de l'époque musulmane. Enfin, qualifié de « crise » par l'historiographie moderne en raison des migrations hilaliennes, elle a l'avantage pour les historiens de mettre en lumière les facteurs de progrès et de déclin.

Approches adoptées

Il m'a donc semblé nécessaire de remettre à plat les études anciennes, pour affiner et préciser notre connaissance des réalités hammadides. Depuis la reconnaissance du site de la Qal'a des Banī Hammād par L. Méquesse en 1869, cette ville et la dynastie qui lui a donné naissance ont suscité l'intérêt des chercheurs. La lecture des travaux réalisés dans une perspective historique, archéologique ou littéraire, permet de dégager trois approches. La première est représentée par les archéologues qui se sont succédé sur le site de la Qal'a (Paul Blanchet [1898], Léon Marie Eugène de Beylié [1907], Lucien Golvin [1951-1962] et Rachid Bourouiba [1964-1971]). Ils se sont attachés à étudier les aspects architecturaux de la ville et l'histoire événementielle de la dynastie hammadide en s'appuyant principalement sur les chroniques et les

descriptions géographiques traduites en français. Les historiens français de l'époque coloniale ont développé une deuxième approche, incarnée notamment par Emile Félix Gautier (1927), Georges Marçais (1927) et Hady Roger Idris (1959). Il s'agissait d'écrire l'histoire des Hammadides dans le cadre d'une histoire du Maghreb médiéval. Dans cette perspective, l'histoire des Hammadides apparaît indissociable des migrations hilaliennes, considérées par ces auteurs comme le plus grand événement du Moyen Age maghrébin. Ces auteurs véhiculaient une conception catastrophiste de l'histoire, qui a fait l'objet d'un large débat historiographique dans les années 1960-1970. La troisième approche, enfin, remonte aux années 1920, une période marquée par la lutte nationaliste algérienne contre les autorités coloniales. Les premiers auteurs sont notamment les anciens militants et sympathisants de l'Association des oulémas algériens, dont les travaux consistèrent à écrire l'histoire des Hammadides dans le cadre de l'histoire nationale de l'Algérie. Mais, en s'appuyant sur une lecture idéologique et peu rigoureuse du *Kitāb al-'ibar* d'Ibn Khaldoun, ils débouchèrent sur des anachronismes, parlant d'un Etat et d'un président algériens aux XI^e et XII^e siècles. Quant aux historiens plus tardifs – Abd al-Halim Aouis (1975), Ahmad Bourzak (1975), Islamil al-Arabi (1980) et Abd al-Hamid Khaldi (1983 –, ils se sont attachés pour l'essentiel à décrire l'histoire événementielle et littéraire des Hammadides. Mais leurs méthodes restent traditionnelles et éloignées des nouvelles approches développées grâce au dialogue entre l'histoire et les sciences sociales.

Ces trois approches ont donc fourni des précisions sur les aspects événementiels et architecturaux. Mais l'histoire politique n'a pas pris en compte l'étude des institutions ; elle repose essentiellement sur la description des rivalités tribales pour mettre en scène le prince et ses expéditions militaires. Quant aux travaux des archéologues, ils ont ignoré le plus souvent le contexte historique.

Pour renouveler ces approches, j'ai travaillé en trois temps : il a fallu d'abord procéder à une exploitation systématique de toutes les sources disponibles, éditées ou manuscrites. Cela a rendu possible une analyse des systèmes politiques et de leurs évolutions, qui a débouché enfin sur une étude des structures économiques et sociales.

- Dans un premier temps, traiter dans son ensemble des questions posées pour le Maghreb hammadide impliquait en effet une lecture approfondie d'un grand nombre de sources afin de dégager non seulement le parcours de la dynastie mais aussi les transformations survenues sur la « Terre des Berbères ». La documentation concernant les Hammadides est en majorité dispersée dans les sources extérieures,

andalouses, maghrébines et orientales. L'étude de l'organisation politique passe d'abord par l'exploitation des chroniques. Malheureusement, les chroniques originales ne nous sont pas parvenues dans leur intégralité. La première est le *Tārīḥ Ifrīqiya wa-l-Mağrib* et ses continuations. Les quatre auteurs de ce texte sont des hommes appartenant à la cour des Badisides : le secrétaire de la chancellerie al-Raqīq al-Qayrawānī (m. 420/1029), les panégyristes des princes badisides : Ibn Šaraf al-Qayrawānī (m. 460/1071) et son fils, et enfin Ibn Abī-l-Šalt (m. 529/1134). Cette historiographie de cour voulait légitimer le pouvoir des Badisides de l'Ifrīqiya au détriment des Hammadides. Elle présente le territoire de ces derniers comme une Cité-Etat, dont le contrôle était limité à la capitale. Cette idéologie anti-hammadide apparaît dans le terme de *šāhib* de la Qal'a ou de Biğāya, qui désigne ceux qui se sont séparés des Badisides.

Cette perspective se retrouve dans le *Kitāb al-ğam` wa-l-bayān fī aḥbār al-Qayrawān wa man fihā wa fī sār Bilād al-Mağrib min al-mulūk wa-l-ayyām*. Cette chronique, aujourd'hui disparue, a été transmise par plusieurs compilateurs tels qu'Ibn al-Aṭīr (m. 630/1233) et al-Nuwayrī (m. 733/1332-3). Son auteur, Ibn Šaddād al-Šanhāğī (m. après 600/1204), est issu de la famille princière badiside et il centre son récit sur Kairouan, capitale de ses ancêtres.

A l'inverse, Ibn Hammād al-Šanhāğī (m. 628/1232), membre de la lignée hammadide, réserve une place essentielle à sa dynastie. Son ouvrage, lui aussi perdu, a été repris par Ibn al-Ḥaṭīb (m. 776/1375), Ibn Khaldoun (m. 808/1405) et al-Tiğānī (m. 810/1407-8). Il se démarque de l'historiographie de la cour de Kairouan, en soulignant l'appartenance des deux dynasties rivales aux Šanhāğa et la légitimité de leur pouvoir. Les extraits de la *Chronique* d'Ibn Hammād révèlent aussi le silence des chroniques badisides pour la majeure partie de l'histoire hammadide. Ce silence est intéressant pour nous, car il atteste que l'idéologie badiside ignorait les moments forts de l'histoire des Hammadides.

Ces chroniques sont complétées par une importante documentation fournie par les dictionnaires biographiques, en particulier les ouvrages ibadītes, comme ceux d'Abū Zakariyyā' al-Wārğilānī (XI^e s.), Abū-l-Rabī' al-Wisyānī (m. 571/1175-6), Abū-l-'Abbās al-Darğīnī (m. 670/1271) et Abū-l-'Abbās al-Šammāḥī (m. 928/1521). Les descriptions géographiques d'Ibn Hawqal (m. après 367/977-8), al-Bakrī (m. 487/1094), al-Idrīsī (XII^e s.) et du *Kitāb al-istibšār* (fin du XII^e s.) fournissent également des informations importantes sur le Maghreb du X^e à la fin du XII^e siècle. Les sources juridiques, pour leur part, mettent en évidence certains aspects de la vie privée et publique dans le Maghreb

hammadide. C'est le cas en particulier des corpus des *nawāzil*, comme ceux d'al-Qādī 'Iyād (m. 543/1148-9), al-Burzulī (m. 744/1441), al-Māzūnī (m. 883/1478) et al-Wanšārīsī (m. 914/1508-9). Enfin, les travaux archéologiques menés sur le site de la Qal'a des Banī Hammād mettent l'historien au contact de la vie quotidienne.

- Ce corpus de sources permet l'étude de l'émergence d'un pouvoir central en mettant en lumière la mise en place de structures étatiques qui complètent puis remplacent les structures tribales. L'hypothèse de départ n'était pas l'application du schéma cyclique khaldounien. Mais l'étude de l'évolution du pouvoir hammadide m'a conduit à adopter la théorie de la de l'auteur de la *Muqaddima*. Pour Ibn Khaldoun, il n'est pas de société sans pouvoir. S'emparer du pouvoir et fonder une ville demeurent le projet de toute tribu qui repose sur la cohésion du groupe (*'aṣabiya*) et l'existence d'un chef. Le pouvoir est cycliquement remis en question, chaque tribu qui a su le prendre en main étant incapable de le conserver plus de trois générations, durant lesquelles le pouvoir passe par différentes phases.

Dans un premier temps, une tribu et son chef s'emparent du pouvoir, et ce dernier constitue un modèle pour les siens. Dans la deuxième phase, de consolidation, le souverain s'emploie à renforcer son pouvoir et à s'entourer de partisans qu'il recrute en dehors de sa *'aṣabiya*. Son autorité est alors respectée par la population, les impôts favorisent une certaine prospérité, les rémunérations sont bonnes, l'urbanisme et l'art se développent. La troisième phase, de « l'autosatisfaction » (*raḥā'*), se caractérise par le règne de la paix mais sans innovations, le souverain demeurant fidèle à la tradition de ses prédécesseurs. Enfin, dans la phase de « dissipation », le souverain et son entourage sont installés dans un luxe excessif (*badah*), les impôts augmentent et le pouvoir est incapable de verser les rémunérations aux soldats. C'est dans cette conjoncture qu'une autre tribu s'empare du pouvoir pour constituer un autre cycle.

- Cette compréhension des structures politiques, qui ne se limite pas à la seule histoire dynastique, a permis alors une réflexion sur les liens entre l'évolution cyclique du pouvoir et les activités économiques et culturelles ainsi que les changements sociaux. La division traditionnelle de ma thèse en trois parties (pouvoir, économie et société) ne reflète cependant pas une conception classique de l'histoire. Il s'agit d'intégrer l'histoire du Maghreb central hammadide dans celle du Maghreb médiéval, dans une perspective d'histoire totale, qui souligne les liens étroits entre les aspects politiques, administratifs, économiques, sociaux et culturels.

J'ai donc pu, dans cette perspective, élaborer une périodisation qui prend en compte l'évolution des structures à la fois politiques, économiques, sociales et culturelles.

Le schéma cyclique khaldounien et la *dawla* hammadide

A partir du X^e siècle, la *dawla*, qui signifie « alternance », remplace progressivement la *umma* en raison de l'éclatement politique du *Dār al-islām*. Au Maghreb, cette situation s'accroît après le départ fatimide pour Le Caire, avec notamment la fondation de la dynastie hammadide dans le Maghreb central. À la lumière du schéma cyclique formulée par Ibn Khaldoun, j'ai repéré les quatre principales phases de l'évolution du pouvoir hammadide.

La première phase est représentée par la *prise du pouvoir* par Hammād b. Bulukīn, qui régna de 398/1004 à 419/1028 et fonda la Qal'ā. C'était la première fois depuis la fin des petites principautés de la période byzantine, au moment de la conquête arabe, que les Berbères, avec les Ṣanhāğa, constituaient un pouvoir autonome dans le Maghreb central. Leur autorité se consolida après le départ fatimide et le partage du pouvoir entre les descendants de Bulukīn b. Zīrī, chef des Ṣanhāğa, et gouverneur de la province pour le compte des Fatimides. Plusieurs tribus du Maghreb central appartenant à cette confédération se soulevèrent contre leurs contribuables sédentarisés de Kairouan et Ṣabra al-Manṣūriya. Face à la puissance et à l'agitation des tribus de la région d'Achir, le pouvoir sédentaire de Kairouan finit par céder le gouvernement des provinces occidentales à Hammād b. Bulukīn, chef des diverses branches ṣanhāgiennes du Maghreb central.

Pour affirmer son pouvoir, Hammād fonda une ville, la Qal'ā des Banī Hammād, au sud du territoire de la tribu, en 398/1007. Le choix de ce site s'explique, en plus des raisons stratégiques, par une revendication de l'héritage fatimide. C'était en effet un lieu où avait séjourné le calife fatimide al-Manṣūr en 335/947 et où ce dernier avait fondé un oratoire pour faire la prière de la rupture du ramadan. Mais, quelques années plus tard, lorsque le calife du Caire désigna le fils du seigneur de Kairouan comme héritier présomptif, Hammād rejeta la suzeraineté fatimide au profit de celle des Abbassides. La fondation d'une capitale n'empêcha cependant pas les quatre premiers souverains hammadides de rencontrer des difficultés majeures dans le passage de l'organisation purement tribale à l'organisation étatique.

1) Ils durent d'abord affronter la résistance des sociétés tribales qui s'opposèrent fermement à l'émergence d'un pouvoir central. Ainsi, les premiers Hammadides durent mener des expéditions punitives contre les

‘Aġīsa et les Zanāta de l’ouest du Maghreb central afin d’assurer leur soumission.

2) La transformation du pouvoir autonome en dynastie fut par ailleurs rendu difficile en raison de l’opposition de certaines fractions de la tribu comme les Banū Hasan.

3) Enfin les structures tribales ne pouvaient offrir un modèle politique de gouvernement. Il en résulta des guerres de succession et le retour de l’anarchie sur les territoires situés en dehors du pays Ṣanhāġa proprement dit. Bien que les Hammadides aient obtenu le gouvernement de toutes les villes du Maghreb central, deux circonscriptions seulement furent mises en place, celles de Hamza et d’Achir, qui correspondent au territoire de la tribu. Durant cette première phase, le pouvoir hammadide reposait sur la ‘aṣabiya des Ṣanhāġa et le souverain constituait un modèle pour les siens. L’organisation politique du pays Ṣanhāġa reposait alors sur les structures tribales berbères.

La phase de la consolidation du pouvoir commença après la mort de Hammād, mais s’accéléra à l’époque d’al-Nāṣir (454/1062-481/1088), puis d’al-Manṣūr (481/1088-498/1105). Elle se caractérisa par l’intégration des institutions politiques orientales, la construction de nouveaux palais à la Qal‘a et la fondation d’une nouvelle capitale à Biġāya. Le pouvoir s’entoura durant cette phase de partisans qu’il recruta principalement en dehors des Ṣanhāġa. L’exemple le plus significatif est celui des Banū Hamdūn, une famille andalouse d’origine arabe qui hérita du vizirat. Ses membres jouèrent un rôle déterminant dans la transformation des structures politiques sur le modèle fatimide, en augmentant le pouvoir du vizir et instituant la *kitāba*, entraînant alors la suppression des structures tribales, comme le conseil consultatif des Ṣanhāġa. Cette situation favorisa le remplacement des cadres du pouvoir, ṣanhāġiens et arabes maghrébins, par un élément andalou dont la qualité intellectuelle et professionnelle était supérieure. Cela transforma donc définitivement la dynastie hammadide, qui abandonna ses structures tribales pour des structures étatiques orientales. Cette phase est théorisée par Ibn Khaldoun, qui estime que la grande dynastie repose sur l’esprit tribal (‘aṣabiya) s’exprimant dans une affection mutuelle et une volonté de se battre et de mourir les uns pour les autres dans le but de constituer une royauté (*mulk*). Mais, ajoute-t-il, lorsque la dynastie est établie, elle peut se passer des liens du sang, ce qui permet aux éléments étrangers à la tribu de pénétrer dans les diverses instances du pouvoir. Ibn Khaldoun écrit que cette aventure arriva aux Ṣanhāġa du Maghreb, qui perdirent tout esprit de clan dès le XI^e siècle. Ils maintinrent des dynasties à Mahdia, à la Qal‘a des Banī Hammād et à Biġāya. Le changement du

mode de vie à la cour hammadide est donc dû à la branche issue d'al-Nāṣir b. 'Alnās b. Hammād. La branche issue de Hammād b. Hammād fut en revanche une branche savante, qui assura l'orientation culturelle de la dynastie. A Biḡāya, l'influence orientale se renforça grâce à une forte communauté andalouse, à la fois savante et marchande. Ce changement marque le passage de la cour hammadide du mode de vie « bédouin » (*badawī*) au mode de vie « civilisé » (*hadarī*), sous les règnes d'al-Nāṣir et d'al-Manṣūr.

Malgré le début difficile de la dynastie hammadide, la légitimité du pouvoir n'a pas été remise en cause. Cela pourrait s'expliquer par le recul de la *umma* comme unique institution permettant d'organiser le *Dār al-islām*.

La politique étatique se traduit dans les campagnes par les impôts mais aussi par la diffusion de la monnaie qui remplaça le troc. La structuration de l'espace politique du pouvoir était liée au rayonnement des deux pôles économiques, la Qal'a et Biḡāya. L'économie du Maghreb central se développa alors, avec une production agricole abondante et variée, et une large exploitation des mines. Pour autant, la politique économique des Hammadides ne changea pas profondément le visage agricole du Maghreb central, dont dépendaient étroitement l'artisanat et le commerce.

Après l'*apogée* du cycle, vient la phase de l'*autosatisfaction*, avec un pays en paix, ce qui correspond au règne d'al-'Azīz (498/1105-515/1124). Ibn Khaldoun écrit en effet que l'époque de ce prince était caractérisée par un climat de paix (*wa kānat ayyāmuh silm*). En revanche, il n'y eut pas d'innovations politiques notables, mais la continuation du modèle précédent. Cette phase favorisa un mouvement intensif de sédentarisation, comme avec les Zawāwa, habitants des monts de Djurdjura, qui s'installèrent à Biḡāya. Ces « *ayyām al-silm* » traduisent une stabilité politique du territoire gouverné et une reconnaissance quasi-totale du pouvoir central par les sociétés tribales, même dans les massifs montagneux du pays Zawāwa et de Wanšarīs. Presque exclusivement berbères avant le XI^e siècle, les campagnes commencèrent cependant à changer après la pénétration hilalienne. Dominants les plateaux intérieurs, les Banū Hilāl poussèrent certaines tribus berbères à se réfugier dans les villes et vers la côte. Mais les nouveaux venus renforcèrent une nouvelle tribalisation du pays, marquée par des influences orientales.

L'essor urbain, facilité par cet exode rural, a sans doute joué un rôle important dans l'affaiblissement de la puissance des sociétés tribales berbères. Sur le plan économique, la centralisation dans les villes favorisa l'essor de deux secteurs : le commerce et les activités artisanales. La

Qal'a des Banī Hammād et Biḡāya devinrent les deux principales métropoles du Maghreb central et s'intégrèrent dans un espace économique maghrébin et méditerranéen. La mise en place de marchés régionaux et hebdomadaires permit au pouvoir de structurer l'espace économique à partir des villes et des routes principales. Forts de leur expérience maritime, les Andalous furent les premiers acteurs du commerce avec les ports méditerranéens. Avec la pêche et l'extraction du corail, le commerce maritime donna ainsi naissance à une société de mer dans la plupart des villes portuaires du Maghreb central. Dans le sud, Wārgilān (Ouargla) connut également un essor urbain et commercial important grâce à sa situation sur les axes du commerce avec le pays de l'Or.

En revanche, les premiers mouvements d'émigration vers les villes n'affectèrent pas profondément les activités agricoles et pastorales de l'espace hammadide, la terre demeurant la principale source de richesse pour la quasi-totalité de la population.

Sur le plan culturel, le prince al-'Azīz invita les oulémas, installés dans les villes, à débattre à sa cour. La culture arabe se conforta dans les milieux du pouvoir et se diffusa dans les villes. C'est une culture classique, principalement du premier siècle abbasside, et malékite, le *fiqh* et l'*adab* formant les principaux champs du savoir dans l'espace hammadide. Le pouvoir nomma ces oulémas à des fonctions aussi bien civiles que religieuses. Cela donna naissance à une administration arabe sur la « Terre des Berbères ». Ce modèle, adopté et développé à la cour, gagna rapidement les villes où se trouvaient d'importantes populations d'origine arabe. En revanche, ce modèle de cour ne pénétra pas les campagnes où dominaient un modèle tribal berbère et un islam autorisant les coutumes.

Enfin, la phase de *dissipation* correspond au règne du prince Yahyā (515/1124-547/1152). Avec son entourage, il s'installa dans un luxe excessif, préoccupé essentiellement par les femmes et la chasse. C'est aussi une phase caractérisée par le déclenchement de la guerre contre les cités-Etats ifrīqiennes avec plusieurs expéditions contre Mahdia et Djerba. Par ailleurs, les côtes du Maghreb central et de l'Ifrīqiya subirent les attaques normandes qui déstabilisèrent les gouvernements provinciaux hammadides. Ces guerres introduisirent un climat d'insécurité qui provoqua une forte émigration vers les villes. Les paysans abandonnèrent leurs terres et s'adonnèrent alors au petit commerce. Les mouvements et les incursions des tribus hilaliennes accentuèrent ce climat d'insécurité dans les campagnes et sur les routes. Enfin, les vagues de sécheresse qui marquèrent le règne de Yahyā affectèrent gravement l'agriculture et

forcèrent les paysans à quitter leurs terres et à se réfugier dans les villes et dans les pays voisins. C'est en effet le début d'une crise démographique qui toucha les principales régions du Maghreb.

Exploitant le mécontentement d'une partie de la population vis-à-vis du pouvoir et l'accentuation de la crise économique, les soufis se chargèrent de défendre l'intérêt de la *'amma* par une solidarité sociale renforcée. Le *Kitāb al-ihyā'* d'al-Ġazālī donna en particulier un grand dynamisme au courant soufi. A la Qal'a des Banī Hammād, Ibn al-Nahwī protesta contre la destruction de cet ouvrage et annonça la fin proche des pouvoirs malékites au Maghreb. Cette conjoncture favorisa l'arrivée au pouvoir des Mašmūda et le renversement des Hammadides. La nouvelle tribu revendiqua, entre autres, la culture « ġazālienne » et prit la succession des Ṣanhāġa. Malgré deux tentatives pour reprendre le pouvoir, dont la dernière eut lieu à Biġāya en 581/1185, l'avènement des Almohades marque la fin politique des Ṣanhāġa dans l'histoire du Maghreb.

Fonder un pouvoir au Maghreb médiéval exigeait donc des qualités guerrières, que peut fournir une société tribale et agricole, mais, au contact de la vie urbaine à la Qal'a et à Biġāya, ces qualités finirent par s'anéantir. Après avoir perdu sa raison d'être, la dynastie hammadide céda sa place à la tribu Mašmūda (Almohades), qui la remplaça au pouvoir.

Les Hammadides dans l'histoire médiévale

Ainsi, la dynastie hammadide présente un modèle exemplaire de la transformation de la tribu en pouvoir central. Elle marque le retour de l'hégémonie des Berbères au pouvoir au moment même où les Turcs entrent en scène dans l'Orient musulman. La naissance du Maghreb central comme espace politique sort cette région de sa marginalisation, créant un territoire indépendant de l'Ifrīqiya et du Maghreb extrême, et en ce sens elle contribue à la formation de la future Algérie. Mais ce Maghreb hammadide est un espace de contradictions : imitation du modèle fatimide shi'ite et diffusion d'une culture sunnite classique ; consolidation du malékisme et maintien de l'ibadisme ; échec partiel de la diffusion du modèle de cour et maintien de structures tribales dans le milieu rural. Les soubresauts politiques qu'a connus cette région tout le long de son histoire, passée et récente, ne sont pas sans rapport avec cette construction de l'identité du Maghreb central.